

Études littéraires africaines

ROSA-MENDES Pedro, *Baie des Tigres*, Traduit du portugais par Jacques Thiériot, Editions Métailié, Paris, 2001, 335 p.



Daniel Delas

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041898ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041898ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delas, D. (2001). Review of [ROSA-MENDES Pedro, *Baie des Tigres*, Traduit du portugais par Jacques Thiériot, Editions Métailié, Paris, 2001, 335 p.] *Études littéraires africaines*, (11), 67–68. <https://doi.org/10.7202/1041898ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ANGOLA

■ ROSA-MENDES PEDRO, *BAIE DES TIGRES*, TRADUIT DU PORTUGAIS PAR JACQUES THIÉRIOT, EDITIONS MÉTAILLIÉ, PARIS, 2001, 335 P.

A l'origine, *Baie des Tigres* est un récit de voyage correspondant au projet de traverser l'Afrique d'Ouest en Est, de l'Angola au Mozambique en passant par la Zambie. Projet qui n'est pas vraiment original puisqu'avant l'auteur, un journaliste portugais, d'autres ont publié un récit de ce voyage : deux pombeiros (sorte de commerçants itinérants), Pedro João Baptista et Anastácio Francisco, de 1802 à 1814, le fameux missionnaire écossais David Livingstone de 1854 à 1856 et Hermenegildo Capelo et Roberto Ivens qui ont raconté dans leur livre *De Angola a Contracosta* leur "impérissable" voyage des années 1884-1885. Pourquoi renouveler ce voyage en cette fin du 20^e siècle ? N'est-ce pas une randonnée devenue banalement touristique ?

Il n'en est hélas rien car, loin de devenir plus facile, le voyage est même devenu pratiquement impossible pour un voyageur ordinaire. Et ce livre est le récit de l'échec de ce voyage, de tout voyage peut-être, dans une Afrique implosée. Mais, narrant les causes de l'échec du voyage, il fait aussi celui d'une faillite historique qui en quelques années (la guerre civile commence en 1975) a totalement détruit l'Angola.

La première partie (133 pages) est intitulée "Terminus" ; on y démarre énergiquement mais on ralentit très vite et bientôt on n'arrive plus à circuler et les difficultés vont grandissant, parfois cocasses mais en général inquiétantes, avec des arrêts sur image de plus en plus oppressants

Au fil des conversations avec des gens de rencontre, on comprend comment s'est passée cette destruction de l'économie rurale issue du colonialisme, comment ont été rançonnés et pillés les éleveurs portugais qui sont restés après l'Indépendance, comment tout cela a été couvert du noble terme de lutte anticolonialiste mais ne fut que violence et mise à mal de tout Etat de droit (pp. 103 à 113). Comme l'écrit Henning Mankel dans une tribune de *Libération* du 12 avril 2001. Tous ces pays "ne sont pas des pays pauvres mais des pays riches qu'on a rendus pauvres et pour lesquels on ne veut rien faire. Le Mozambique pourrait être aussi riche que la Suède, à qui il a fallu un siècle".

De sorte que tout s'est arrêté, ruiné, éventré, calciné. Comme le récit s'arrête lui aussi dans la seconde partie, intitulée "Africa Hotel" qui juxtapose des micro-récits recueillis un peu partout en Angola. A Huambo par exemple, on suit la lutte entre le MPLA pro-marxiste d'Agostinho Neto puis de son successeur Jose Eduardo Dos Santos, appuyé par l'URSS et Cuba, et l'Unita de Jonas Savimbi anti-marxiste, appuyé par les Américains et l'Afrique du Sud¹. Et on comprend comment tout un tissu social issu de la colonisation a été détruit, comment en particulier les libéraux et les progressistes portugais qui étaient restés pour construire un

nouveau pays, ont été laminés, voire éliminés physiquement, on assiste au saccage de la riche bibliothèque de Huambo, on mesure dans cette ville moyenne ce qu'on pourrait appeler la liquéfaction ou la putréfaction de l'Angola.

Ce qu'illustre la troisième partie intitulée "Cité Miséria".

Liquéfaction car

Ce sont des îles que nous traversons, le goudron a disparu et à sa place est resté une sinuosité de canaux. La guerre a été une érosion, elle a mangé la terre et ses habitants. Benguela est une terre ferme. Lubango également, Huambo et Cuito l'ont été. Ce qui se trouve entre elles ne se décrit pas. Personne n'est d'où il se trouve - hommes et femmes ont été jetés là comme les lames de fond jettent les bateaux derrière les dunes. Des îles : nous y passons quand par nous passent les guenilles qu'elles portent, la poussière qui les couvre, les bouillies et les noyaux qu'elles touillent sur un feu.

Putréfaction car

Nous passons par des enclos avec des chèvres écorchées accrochées à un clou, des sodas tièdes qui sentent le poisson, des casseroles difformes pleines de sauces verdâtres où des os vont bouillir, des cigarettes vendues à l'unité, des mouches qui se repaissent de pain.

Peu à peu le récit fait place au cri, l'écriture poétique remplace l'écriture narrative, les mots deviennent brûlants.

Cette qualité poétique de l'écriture de Pedro Rosa-Mendes est bien rendue par la traduction de Jacques Thiériot (traducteur des grands écrivains brésiliens et en particulier de Guimarães Rosa) marquée par le souci de conserver les mots luso-angolais soit tels quels, soit semi-intégrés (par exemple : "le caporroto et notre désir kizombent", le caporroto étant une eau de vie angolaise et la kizomba une danse endiablée), et d'une manière générale de ne pas traduire en rendant transparent le texte d'arrivée mais en lui conservant au contraire sa difficulté d'origine. Ce qui permet de mieux sentir la souffrance crue de peuples qui crèvent littéralement petit à petit.

Un constat terrible que dit l'épigraphe de Ségalen : "nous sommes à bout. Nous avons mangé nos chevaux, nos oiseaux, des rats et des femmes. Et nous avons faim encore".

■ Daniel DELAS

¹ Les pages que Bernard-Henri Lévy consacre à Huambo dans *Le Monde* du 30 mai 2001 redisent ce naufrage : "De l'ancienne Nova Lisboa, il reste une gare désaffectée... des maisons coloniales roses et fleuries, dont celle de Savimbi lui-même, éventrée par une bombe... et puis il reste des amputés ; des ruines et des amputés ; combien d'amputés depuis vingt ans en Angola ?"